

# Mini-dossier pédagogique Génération 25

## Quelques éléments de contexte autour du Rwanda

### Le Rwanda aujourd'hui

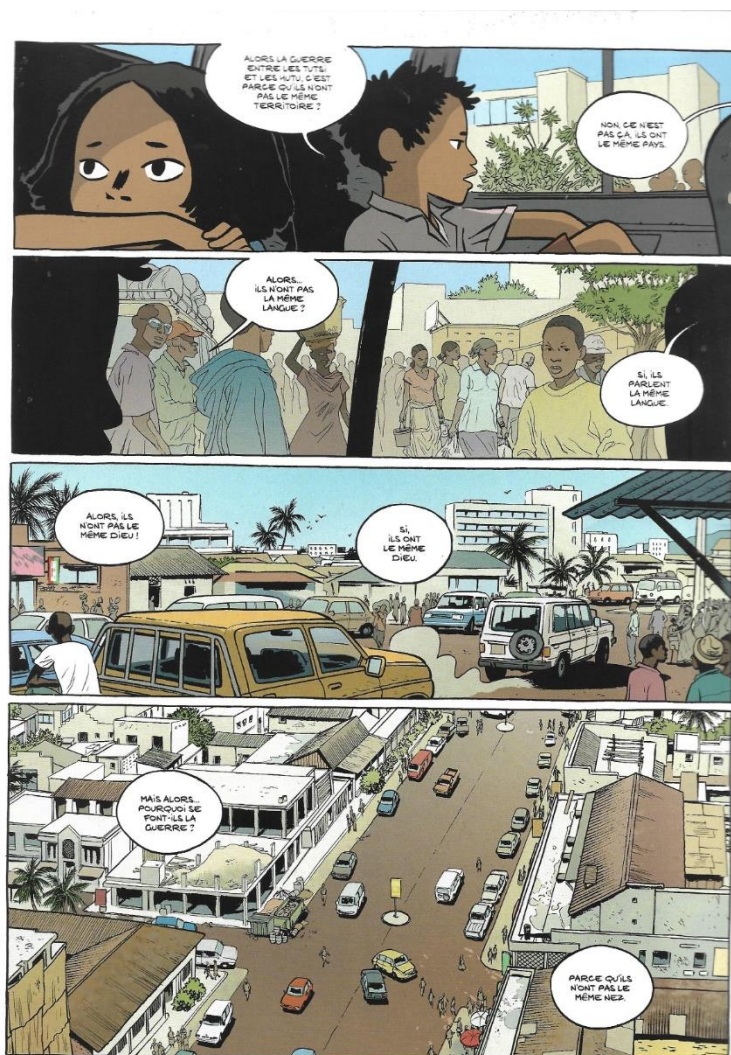
Le Rwanda est un petit pays d'Afrique de l'Est. Il partage des frontières avec, au nord, l'Ouganda, à l'est, la Tanzanie, au sud, le Burundi, et à l'ouest, la République Démocratique du Congo. Le système politique rwandais est une république, avec à sa tête Paul Kagame, depuis 2000. Il y a plus de 13 millions d'habitants au Rwanda qui sont répartis en 3 groupes culturels : les Twa (1%), les Hutus (84%) et les Tutsis (15%). Le pays est souvent nommé « pays des mille collines », car il est enclavé dans les hautes terres de l'Afrique des Grands Lacs et la population y est majoritairement rurale (82%).



### Le génocide des Tutsis au Rwanda

La colonisation du Rwanda participe à la création d'une « culture du ressentiment » chez certains Hutus, car les Tutsis étaient réputés plus proches des colons allemands et belges. Cela crée des tensions alors que les Tutsis et les Hutus partageaient beaucoup de références culturelles.

Le 6 avril 1994, le président rwandais meurt dans un crash d'avion et les rebelles tutsis en sont accusés par les extrémistes Hutus, ce qui déclenche le génocide des Tutsis. Il se déroule du 7 avril au 17 juillet 1994. D'une durée de cent jours, ce génocide est le plus rapide de l'histoire. Les extrémistes Hutus exterminent de manière très violente (à coups de machette, brûlés vifs ou mitraillés) les Tutsis. Ces hommes, femmes et enfants ont été assassinés pour la seule raison qu'ils appartiennent à la partie de la population du pays identifiée comme tutsie. Dans la majorité des cas, ces assassinats ont lieu sur les collines, dans les écoles, les églises et les bâtiments administratifs fréquentés auparavant aussi bien par les victimes que par leurs bourreaux. Ces massacres se sont aussi accompagnés d'autres violences



comme des viols ou des outrages aux corps des victimes. L'opposition hutue modérée est aussi décimée. Le génocide prend fin en juillet 1994, après la mise en place d'un gouvernement d'union nationale. Selon l'ONU, qu'environ 800 000 Rwandais en majorité Tutsis, ont perdu la vie durant les trois mois du conflit.



Le Rwanda est surnommé le pays aux mille collines. —  
©Christophe Migeon



Une fosse commune dans la région de Kigali. Rwanda, juillet  
1994. — © CORINNE DUFKA / REUTERS

### ***Hope Azeda et Yannick Kamanzi***



© Hope Azeda

Hope Azeda est née au Ouganda au début des années 1970, de parents qui avait fui le Rwanda. Mais une partie de sa famille et de ses proches habitaient encore au Rwanda et sont morts pendant le génocide. En 1998, lorsqu'elle retourne au Rwanda, elle y découvre un pays traumatisé. À travers son art, elle veut donc porter un message de paix.

*« Nous ne faisons pas de l'art pour faire de l'art seulement, mais pour rendre la société meilleure et plus humaine... » Hope Azeda*

Yannick Kamanzi, le second metteur en scène est né après le génocide. Sa famille était au Congo en 1994 mais il a perdu sa grand-mère pendant le génocide. Il se demande comment sa génération, responsable de l'avenir, hérite de cette histoire.



© 'The Black Intore'. / Courtesy.

# Un spectacle fort et pluridisciplinaire

## ***Un génocide comme lourd héritage***

Les artistes de ce spectacle, âgés de 17 à 27 ans, font partie de la génération née juste après le génocide au Rwanda. 25 ans après le drame, ils se posent « un milliard de questions : Qu’ont vécu précisément leurs parents ? Comment se construire lorsqu’on est fils ou fille de bourreaux ? Comment revivre ensemble ? ». Ils sont les enfants des auteurs du génocide, les enfants des survivants, ceux des morts. Certains sont nés du viol et tous forment ce chœur pour donner corps et voix à l’espoir d’un vivre ensemble à venir qui, à défaut de réparer, peut consoler.



Le spectacle Génération 25 — © Yannick Kamanzi

## ***Une réponse par la force du collectif***

Ce spectacle aborde la question du génocide et du fardeau qu’a à porter cette nouvelle génération, tout en mêlant danse, musique, chant, mise en voix. Il questionne la place donnée au poids du passé dans cet espace “laboratoire” pour la jeunesse en transformant le plateau en une expérience scénique de par la diversité des genres réunis.

Il faut ainsi vivre la performance en ayant à l’esprit son ambition fédératrice, sociale et se demander :

- Quels regards cette jeunesse porte-t-elle sur les différents acteurs du génocide ? S’agit-il de comprendre, de juger, de rejeter, de ne pas oublier ?
- Quels récits nous fait-on entendre ? S’agit-il de donner voix aux témoins - victimes ou bourreaux ? de créer un espace d’expression centré sur le présent et l’avenir ? de ménager un espace entre-deux où un dialogue se noue entre les générations ?
- Quel espace la performance offre-t-elle au “collectif” par rapport aux récits individuels ? et en quoi la musique, le mouvement participent-ils de cet équilibre ? Comment le plateau se fait-il caisse de résonance des questionnements et espoirs de la jeunesse ?
- En quoi le spectacle s’adresse-t-il à tous et non uniquement à la jeunesse rwandaise ? Comment les artistes parviennent-ils à trouver une forme, un langage qui dépasse l’expérience ciblée et singulière des héritiers du génocide ?

## Des tableaux inspirant l'espoir

### ***La nécessité de forger de nouveaux langages pour la scène***

L'observation de quelques visuels ou affiches du spectacle permet de formuler des hypothèses relatives à la présence de signes scéniques aptes à traduire l'espoir collectif, la promesse de lendemains apaisés pour cette jeunesse se construisant sur la mémoire de la catastrophe et sa conjuration.



On se questionnera ainsi par exemple sur la place accordée :

- aux postures similaires, aux mouvements d'un duo semblant se diriger dans la même direction,
- à la manière dont le fond de scène est investi d'actants semblant être spectateurs, récitants ou accompagnants,
- au jeu des ombres portées, aux contrastes créés par le choix des tenues et ce que la lumière isole, met en valeur.
- aux matières, tissus, tenues, coiffures comme signes, traces de la tradition et de la culture rwandaise.
- à l'expression d'une forme d'urgence qui semble se dire sans brutalité, dans un élan partagé.



Enfin, l’affiche du spectacle présenté lors du festival de Karachi mérite d’être commentée à plusieurs titres, notamment pour sa dimension symbolique :

-le choix neutre et sobre du noir et blanc met en valeur l’éclairage frontal des six personnes photographiées, hommes et femmes, regardant tous dans une même direction pointée du doigt par la jeune fille au centre de ce tableau figé.

-la lumière met en valeur des visages sérieux mais sans gravité, exprimant semble-t-il la curiosité, l’intérêt face à ce qu’ils observent.

-on est frappé par ce que véhicule cette image chorale : le vivre ensemble, l’union, l’apaisement, la force tranquille d’un collectif qui regarde vers l’avenir.

## Pistes pédagogiques de réflexion après le spectacle

### ***Ecrire le présent au plateau pour libérer la parole***

Les spécialistes et artistes de la scène rwandaise s’accordent sur le fait que le lien entre les générations ne saurait se tisser sans une nécessaire et vitale mise en scène des témoignages et récits des personnes ayant vécu le génocide. Rompre le silence est au centre des créations contemporaines au Rwanda et ce pour plusieurs raisons :

- Car cela répond à la politique de **justice restaurative** du gouvernement de Paul Kagame. On sait qu'entre 2001 et 2012 ont été mis en place les célèbres gacaca. Ces tribunaux populaires, dans lesquels les juges sont élus par la population et les procès se tiennent sur les collines et les lieux de la commission des crimes, reprennent les principes de la justice transitionnelle. Il s'agit de refaire société, en faisant éclore la vérité dans un processus judiciaire centré sur le triptyque aveu/pardon/réconciliation. C'est l'objet du documentaire "Mon voisin, mon tueur" d'Anne Aghion (<https://www.dailymotion.com/video/x267zn2>). Il est à noter que les créations de Hope Azeda s'inscrivent dans la continuité du discours gouvernemental toutefois contesté par certains. (Ariane Zaytzeff)



On en trouve de nombreux exemples dans les témoignages, la littérature, encore très récemment dans le dernier roman de Gaël Faye Jacaranda (2024). Dans ce passage, le personnage principal du roman, Milan, dialogue avec Eusébie qui a survécu au génocide :

*“Bien sûr, c’est une justice imparfaite, mais elle a le mérite de libérer la parole et, surtout, de mettre fin à l’impunité qui existait depuis toujours. Cela permettra la réconciliation et le pardon.*

*Tu y crois ?*

*-A la réconciliation et au pardon ? Non... Je suis une survivante. J’ai vu comment ces gens se sont comportés. Mais les procès sont absolument nécessaires pour les générations d’après (...). Grâce à ce que l’on fait aujourd’hui, vous arriverez à cohabiter avec leurs enfants. C’est mon espoir.”*

- Car la question de la **transmission** de cette mémoire est nécessaire et impérative : au théâtre, cette transmission passe par le recours à des récits, des témoignages écrits auxquels l'expérience au plateau donne corps et voix. Il s'agit bien de donner à entendre une parole directe, brute des témoins du génocide, d'en rendre l'authenticité sans médiation.

*« Nous sommes attaqués en plein jour, le 7 juin. Fin de matinée ou début d'après-midi, je ne parviens pas à m'en souvenir. Le temps ne s'écoule pas normalement quand on est longtemps traqués.*

*Ils arrivent, débordant de bruits et de haine. Une horde. D'abord ils débusquent les quatre jeunes gens des caves. Deux sont tués sur le coup, encore éblouis par le soleil de l'extérieur. Deux autres parviennent à s'échapper en courant vers le potager puis en sautant par-dessus le mur qui donne sur la petite forêt dans la vallée. C'est ce qu'on nous dira.*

*Nous entendons les cris. Ce sont les tueurs qui hurlent, pas leurs victimes. La peur nous liquéfie. Les rideaux fermés de la chambre nous gardent terrées dans la pénombre. Les bruits venant de dehors sont d'une tranchante acuité. On entend tout. Nous nous agglutinons, maman et moi, assises sur le rebord d'un lit. L'autre femme s'est mise en boule, à terre, les mains sur les oreilles. Nous ne tentons même pas de nous glisser sous les lits comme nous l'avions fait dans la chambre n° 13 lors de la première fouille. »*  
Le convoi de Beata Umubyeyi Mairesse (page 116-117)

- Parce que libérer la parole, c'est **lutter contre l'oubli mais aussi le déni**, le refus d'accepter cette réalité, celle du génocide mais aussi d'autres violences qui ont pu être tuées. Dans le documentaire "Rwanda : le silence des mots", Gaël Faye et Michael Sztanke prennent le parti de faire entendre la parole testimoniale de trois femmes violées non par des génocidaires mais par des soldats français de l'opération Turquoise qui étaient censés les protéger. (<https://www.arte.tv/fr/videos/105291-000-A/rwanda-le-silence-des-mots-2022/>). Dans cette optique, rompre le silence, c'est aussi lutter contre un cadre légal, commémoratif très contraint, qui tend à uniformiser la parole des témoins et ne permet pas la libre expression.

<https://www.tandem-arrasdouai.eu/>

Marianne Duhamel [mduhamel@tandem.email](mailto:mduhamel@tandem.email)

Mathilde Garancher [mgarancher@tandem.email](mailto:mgarancher@tandem.email)

Suivez-nous sur les réseaux sociaux :



@TANDEM Scène nationale



@TANDEM\_Sn



@tandem\_scene\_nationale

Ce dossier pédagogique a également été réalisé par les professeures missionnées Isabelle Hamerel et Alexandra Pulliat.

**TANDEM**  
Scène nationale